

---

Bertrand GOUJON, *Histoire de la France contemporaine. 2. Monarchies postrévolutionnaires, 1814-1848*. Quentin DELUERMOZ, *Histoire de la France contemporaine. 3. Le crépuscule des révolutions, 1848-1871*

Seuil, 2012

Jean-Claude Caron

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13087>

DOI : 10.4000/ahrf.13087

ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 200-203

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Jean-Claude Caron, « Bertrand GOUJON, *Histoire de la France contemporaine. 2. Monarchies postrévolutionnaires, 1814-1848*. Quentin DELUERMOZ, *Histoire de la France contemporaine. 3. Le crépuscule des révolutions, 1848-1871* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 08 juillet 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13087>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

Bertrand GOUJON, *Histoire de la France contemporaine. 2. Monarchies postrévolutionnaires, 1814-1848.*

Quentin DELUERMOZ, *Histoire de la France contemporaine. 3. Le crépuscule des révolutions, 1848-1871*

Seuil, 2012

Jean-Claude Caron

---

## RÉFÉRENCE

Bertrand GOUJON, *Histoire de la France contemporaine. 2. Monarchies postrévolutionnaires, 1814-1848.* Seuil, 2012, 447 p., ISBN 978-2-02-103347-2, 25€.

Quentin DELUERMOZ, *Histoire de la France contemporaine. 3. Le crépuscule des révolutions, 1848-1871.* Seuil, 2012, 413 p., ISBN 978-2-02-100596-7, 25€.

- <sup>1</sup> Étant donné le format limité de ce compte rendu, nous avons choisi de mettre en évidence quelques points communs entraînés par la lecture parallèle de ces deux volumes. Ceux-ci participent du progressif renouvellement de la collection « Histoire – qui n'est plus nouvelle... – de la France contemporaine » du Seuil : le volume dû à Bertrand Goujon, maître de conférences à l'université de Reims-Champagne-Ardenne (et non Rennes comme indiqué sur la 4<sup>e</sup> de couverture), succède à l'emblématique « Jardin et Tudesq », composé des deux volumes de *La France des notables, 1815-1848*, lus par de nombreuses générations d'étudiants en histoire depuis sa parution en 1973 ; quant au volume dû à Quentin Deluermoz, maître de conférences à l'université Paris XIII, il remplace les non moins emblématiques « Agulhon » - *1848 ou l'apprentissage de la*

*République, 1848-1852* - et « Plessis » - *De la fête impériale au mur des Fédérés, 1852-1871* -, également publiés en 1973, puis revus et mis à jour. Il s'agit donc pour les auteurs de produire des synthèses scientifiques – non, ce n'est pas un oxymore – dans le cadre d'une maquette propre à la collection. Ce qui semble *a priori* contraignant peut devenir à l'inverse source de liberté : liberté à chacun des auteurs d'imposer ses choix. Tous deux se placent, comme en témoignent les titres respectifs et les illustrations de couverture, dans la problématique de la *Révolution* comme de la *révolution* : à la fois héritage de la matrice originelle de 1789 et pluralité des expériences révolutionnaires jusqu'à la Commune de Paris. Chez Bertrand Goujon, la sobriété du titre – *Monarchies postrévolutionnaires* – est contrebalancée par le choix du tableau de Gérard qui illustre la fin (provisoire) du processus des Trois Glorieuses : Louis-Philippe est appelé au trône par les députés, sur fond de drapeaux tricolores, mais aussi de fusils et de baïonnettes, avec, au second plan, un peuple dont on ne sait s'il est enthousiaste ou menaçant. Chez Quentin Deluermoz, au titre plus littéraire, le tableau de Philippoteaux illustre la tension qui règne le 25 février devant l'Hôtel de Ville : alors que Lamartine parle, et que les polytechniciens visent à empêcher tout pillage, une cavalière coiffée du bonnet phrygien brandit un drapeau rouge dans la main gauche et une épée dans la main droite. Quant à la chronologie retenue, elle permet d'englober ce quart de siècle où, une fois la monarchie abattue, production idéologique et action politique et sociale se concentrent sur des questions de fond : qu'est ce que la citoyenneté ? La démocratie ? La souveraineté populaire ?

- 2 Dans son avant-propos, Bertrand Goujon, après avoir retracé les grandes lignes de l'évolution récente de l'historiographie (quasi exclusivement française) relative à la période qu'il prend en charge, justifie l'option chronologique qui est la sienne, plaide pour l'entrecroisement des champs de l'histoire et utilise la métaphore du passage couvert (hommage à Walter Benjamin ?) pour caractériser les années étudiées. Cela posé, le contenu du volume est marqué par une approche politique et sociale dominante, même si l'économie, la culture, le religieux sont bien présents. Quant aux coupures opérées dans les trois décennies envisagées (notamment les périodes 1815-1820, 1820-1828, 1828-1832), elles apparaissent stimulantes, remplaçant par exemple les Trois Glorieuses dans un quinquennat qui lui donne toute leur dimension. Renonçant au passage en revue historiographique, tout en se référant aux travaux de « certains historiens », Quentin Deluermoz centre quant à lui son bref propos liminaire sur la justification de la chronologie traitée, insistant sur les ruptures qui la parsèment, avec le souci de prendre en considération la mutation du modèle révolutionnaire perçue entre février 1848 et mars 1871. Il explique ailleurs (p. 104) l'importance du mot « configuration » dans sa démonstration. Lui aussi entend rompre avec la chronologie traditionnelle et fait par exemple émerger l'importance des années 1860 – que Philip Nord avait déjà mises au cœur de son analyse de la naissance d'une culture politique républicaine. Mais Quentin Deluermoz souhaite de plus dépasser les frontières hexagonales et inscrire son étude dans une dimension transnationale. Enfin, exprimant l'ambition de proposer « une histoire de France rendue à ses contemporains », il utilise la formule d'« histoire des avant-dernières-choses » pour résumer sa démarche. Soit : mais quelques mots d'explication de cette formule – qui renvoient à un ouvrage de Siegfried Kracauer – n'auraient pas été superflus.
- 3 Les six forts chapitres rédigés par Bertrand Goujon sont portés par des mots-clefs qui en donnent le sens : retours et réaction, apaisement et réconciliation, mutation et

immobilisme, enracinement – mais pas révolution ni insurrection. Soulignons quelques-unes des nombreuses qualités de cette synthèse, par ailleurs rédigée dans une langue d'une grande précision, avec un évident et bienvenu souci de pédagogie : c'est bien l'espace national qui est pris en compte et pas seulement la politique vue de Paris ; la parfaite connaissance de la plus récente bibliographie renouvelle réellement la perception de la période ; en évitant des chapitres trop thématiques (autour de la politique, de l'économie, du social, etc.), l'auteur propose une histoire globale pour chaque séquence, devenant de fait autonome en soi ; l'évaluation des différentes strates sociales de la société française, en particulier de ses élites, est particulièrement fine et pointue. L'économie est l'objet d'une approche dense, prenant en compte les récents apports de la bibliographie. On note également des pages très informées sur le religieux, exploré dans toutes ses facettes, avec une dimension anthropologique. Au chapitre des regrets, très peu de choses au plan factuel : pour exemple, un mot sur l'épidémie incendiaire dans l'Ouest de la France au printemps 1830 aurait été souhaitable. Il est par ailleurs dommage que les ouvrages ou articles en d'autres langues que le français ne soient pas cités et donc pas utilisés (sauf si traduits) : ainsi, pour la Charbonnerie, des travaux essentiels d'Alan B. Spitzer. Rarissimes sont les erreurs factuelles, comme l'affirmation (p. 230) que la majorité électorale passerait de 25 à 21 ans avec la Charte de 1830 – ce ne fut le cas qu'avec la constitution de 1848 : en 1830, on passe de 30 à 25 ans. Au total, la synthèse proposée par Bertrand Goujon constitue une excellente initiation à la France des notables.

- 4 Plus brefs, les dix chapitres proposés par Quentin Deluermoz sont également porteurs de mots faisant sens, dont ceux de République, d'Empire, de démocratie, de réveil politique et d'année terrible – pas non plus de révolution ni d'insurrection. Six sont spécifiquement – ou très majoritairement – consacrés au politique, incluant les idéologies, tandis que les quatre autres sont thématiques, traitant pour l'essentiel de l'économie et du social ou du culturel et du religieux. Là encore, l'espace considéré est bien national et, parfois, transnational : mais c'est la place accordée à la colonisation qui retient surtout l'attention. Les temporalités mises en œuvre sont de ce fait variées, depuis la prise en compte de la totalité de la période jusqu'au temps court de l'année terrible et plus encore de la révolution de 1848 (février-juin) ou de la Commune de Paris. S'ouvrant par le « moment 1848 », l'ouvrage s'achève par le « moment 1871 ». Quentin Deluermoz bâtit ses chapitres selon une construction alternant exposé et interprétation des faits, mobilisant pour cela tant les témoignages des contemporains que la bibliographie la plus récente, usant d'heureuses formulations. Il interroge la construction des catégories et le sens des mots – « république », « identité » ou « violence », par exemple. Il inclut dans son approche l'étude des sensibilités ou celle des étrangers. Au chapitre des regrets, on notera que le nom de Guéret n'apparaît pas dans les lignes consacrées à la résistance à l'impôt des 45 centimes – la répression fit pourtant seize morts dans la préfecture de la Creuse ; ou, plus largement, que la production littéraire et artistique est assez vite survolée : Courbet, par exemple, n'est pas traité. On signalera de très rares scories – ainsi Considérant au lieu de Considerant (p. 57 et *alii*), oïdrum pour oïdium (p. 180), Andrée au lieu de André Léo (p. 341). Quant au « massacre des cannibales » qui aurait touché l'Orne en août 1870 (p. 325), on peine à en comprendre le sens : ne s'agit-il pas d'un télescopage entre deux ouvrages d'Alain Corbin, *Le Village des cannibales*, qui se déroule en Dordogne, et *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, qui a l'Orne pour cadre ?

- 5 Chacune de ces deux synthèses apparaît comme un double marqueur : de son producteur et de son temps. Bien qu'appartenant à la même collection, elles traduisent – et même trahissent – pourtant d'abord la personnalité et les choix historiographiques de leurs auteurs. À ce titre, elles témoignent qu'il n'existe ni récit ni interprétation unique en histoire. Lire à la suite ces deux volumes, c'est donc admettre la pluralité hautement souhaitable de l'historiographie.